B. S

(Lorentz)

11

Thomassin (Jean-François). — Notice historique sur Joseph-Adam Lorentz, médecin en chef de l'armée du Rhin, lue le II germinal, an IX, par le cit. Thomassin, chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Besançon.

S.l. (Besançon), 1801

In-8 de 2 ff. lim. et 20 pp. Couvertures anciennes.

Pièce très rare, non destinée à l'impression, tirée à petit nombre pour répondre à un pamphlet indigne.

64421

NOTICE HISTORIQUE

SUR

JOSEPH-ADAM LORENTZ,

Médecin en chef de l'armée du Rhin;

LUE LE II GERMINAL, AN IX.

PAR

Le Cit. THOMASSIN, Officier de santé supérieur et Chirurgien en chef de l'hôpital militaire de Besançon, de la Société d'agriculture du département du Doubs, de celle des sciences et arts de Strasbourg, et de la Société de médecine de Paris.

1801.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

Cet Écrit dicté par un élan rapide du sentiment, n'était pas destiné à l'impression, il ne devait être connu que de la famille du citoyen Lorentz et du Conseil de santé qui a proposé un Deuil général qui était déjà dans tous les cœurs. Mais des hommes habitués à jouer sur les choses les plus sérieuses, ont dans un très-petit libelle, répandu avec profusion, défiguré les expressions de l'auteur pour verser du ridicule sur lui et sur la mémoire de l'homme de bien dont il a rappellé les vertus. Dés-lors il a cru que cette esquisse, avec toutes ses imperfections, devait être rendue publique : si elle fait quelque tort à son esprit, elle n'en fera point à son cœur. Lorentz après sa mort ne peut craindre ni les sots ni les méchants.

NOTICE HISTORIQUE
SUR
JOSEPH-ADAM LORENTZ.

CITOYENS,

LA réunion à laquelle nous vous avons priés d'assister, a pour objet le deuil du cit. Lorentz, le Doyen des officiers de santé militaires de la république. Sa mort a été vue à l'armée du Rhin comme une calamité: tous les ordres, tant militaires que civils, et les habitans même du pays, ont versé des larmes sur sa tombe; tous, par une impulsion spontanée qu'a inspiré le sentiment de sa perte et le souvenir de ses vertus, ont honoré sa mémoire. La circulaire du Conseil de santé, dont je vais vous donner lecture, fera connaître les droits de notre vertueux camarade à un élogepu blic.

L'HISTOIRE d'un homme devenu célèbre par ses talens et par ses vertus, n'est le plus souvent que celle de ses malheurs et de ses travaux; des obstacles qu'il a eu à vaincre, des combats qu'il aura livrés à l'ignorance et au char-

latanisme ; et s'il a vécu dans un pays en proie à la tourmente révolutionnaire, elle retracera les persécutions qu'il aura éprouvées, les luttes qu'il aura eu à soutenir contre l'intrigue, ce grand instrument des révolutions; les crises par lesquelles il aura passé pour conserver son existence et parvenir au terme naturel de sa carriere.

Jadis rien n'était si commun que les éloges publics. La religion prêtait ses cérémonies, ses temples, ses prêtres, pour louer ceux qui pendant leur vie avaient été puissants. Les académies faisaient l'histoire des savans, des orateurs, des poëtes. On imaginait des titres, on embellissait des qualités, qui n'étaient le plus souvent que les mensonges de la vertu ou des talens. Je n'aurai besoin d'aucun art pour faire regretter Lorentz et respecter sa mémoire. Je dirai ce qu'il fut. Ma seule peine est de ne pouvoir vous montrer tous ses avantages, vous présenter la vérité toute entiere. Le mensonge ne souillera point cette histoire ; l'ombre de mon ami serait révoltée si je trahissais la vérité pour lui, qui ne mentit jamais pour personne. Si je ne parviens pas à vous donner de Lorentz une idée qui réponde à son caractère, à ses talens, à ses vertus, il faudra s'en prendre à l'insuffisance de mes moyens; et le grand hom-

me que j'aurai mutilé, n'en sera pas moins digne de vos regrets et de vos hommages.

Il naquit à Ribeauvillé, Département du haut-Rhin, le 16 janvier 1734, d'Adam Lorentz, médecin physicien du comté de Ribeaupierre, et de Thérese Dürremberger.

Dès l'enfance on remarqua en lui une douceur, une timidité, une défiance de lui-même qu'il a conservée le reste de sa vie.

Il fit ses études à Schelestatt et à Strasbourg, sous les Jésuites, et fut reçu maître-ès-arts en l'université de cette derniere ville en 1752. Il passa ensuite à Montpellier, où il obtint tous ses grades en médecine et soutint ses thèses de la manière la plus brillante.

Il passa l'année 1756 à Paris, il y suivit les leçons des Astruc, des Ferreins, des Petit, des Rouelle, des Levret. Il fit une étude particuliere de l'art des accouchemens et suivit assidûment la pratique des médecins de l'hôtel-Dieu et de la Charité. L'année suivante il revint dans ses foyers pratiquer la médecine sous la surveillance de son père, qui jouissait d'une réputation distinguée, fruit d'une longue et heureuse expérience, et en 1758 il fut nommé médecin de l'armée française, qui était alors en Vestpahlie. Il obtint la même année la place de médecin de l'hôpital militaire de Neuf-Brisack; mais n'y trouvant pas un champ assez vaste pour

une riche moisson d'observations pratiques, il retourna de suite à l'armée, et ne revint à son poste qu'à la paix, en 1763.

Sa jeunesse, un air plus jeune encore qu'il ne l'était, furent quelque tems un obstacle à la confiance; mais son application, son zèle, sa sollicitude pour ses malades, ses soins prévoyans et affectueux, le firent bientôt rechercher; il était l'un des plus jeunes médecins de l'armée, il fut l'un des plus occupés. Le soldat, l'officier, le général lui témoignaient une égale confiance. Une dissenterie épidémique désolait l'armée : le jeune Lorentz se livra à l'étude de cette maladie contagieuse, avec un courage qui paroîtra extraordinaire aux gens du monde, mais qui n'est point rare dans nos armées; il ne craignit pas de fouiller dans les entrailles des cadavres pour en connoître les ravages et peut-être les causes, il en méprisa les dangers avec un succès qui est moins commun que le zéle qui le détermina. Bientôt, par ses soins infatigables, il parvint à maîtriser la fureur de ce fléau et contribua à en délivrer l'armée.

Qu'il me soit permis, en rappelant les titres de Lorentz à la reconnoissance publique, de dire un mot de ceux qui en courant la même carrière terminent sans bruit et sans éclat une vie également consacrée à la patrie! Que d'officiers de santé pendant le cours de cette

guerre ont payé le tribut à la nature, victimes de leur dévouement ! Les boulets qui nous atteignent sont invisibles, leur course se fait sans bruit et nous quittons ce monde sans gloire. Tel est l'empire d'un injuste préjugé. La paix va se faire pour tous, excepté pour nous, nous aurons toujours à combattre les ennemis qui en troubleront la douceur; toujours il y aura pour nous un mauvais air à respirer, des dégoûts à vaincre, la contagion et la mort seront toujours autour de nous. L'honnête et malheureux Ramboz est mort au lit d'honneur, un de nos jeunes pharmaciens vient de le suivre, deux de nos jeunes gens sont encore sur le bord du tombeau; à peine concevons nous quelque espérance qu'ils n'y descendront pas.

Voilà les sacrifices de ceux qui embrassent un état auquel on fait si peu d'attention et dont on ne sent l'importance que lorsqu'on en sent aussi le besoin. On me pardonnera volontiers cette digression qui semble étrangere à mon sujet, auquel je m'empresse de revenir.

Lorentz de retour à Neuf-Brisack éprouva bientôt le besoin de se livrer à son tempérament tendre et aimant; il s'attacha à une femme qui était dans l'âge où l'on cesse ordinairement de prétendre à la main d'un jeune homme; mais cette femme d'une grande douceur,

d'un esprit cultivé, conservant des restes de beauté, l'aimait éperdument, elle le rendit sensible, et il l'épousa. Elle ne vécut que quelques semaines avec lui, elle mourut contente et en bénissant le ciel d'avoir été l'épouse d'un homme dont elle admirait les bonnes qualités et en qui elle trouvait toutes les perfections. Elle avait bravé pour l'obtenir, les oppositions et les menaces de sa famille. On attribua assez généralement la mort de madame Lorentz à la violence de sa passion pour son mari, et lui-même n'était pas éloigné de le croire.

Il fut inconsolable de la perte d'une femme aussi rare, il cherchait les lieux les plus solitaires pour pleurer à son aise. Le Neuf-Brisack lui rappellant trop douloureusement son épouse, il demanda et obtint la place de médecin de l'hôpital de Schelestatt. Il y épousa trois ans après, en secondes noces, Marie Génevieve Kuhn, fille du prévôt d'Erstein, de laquelle il a eu cinq enfans, dont trois vivent encore.

En 1789 il fut nommé médecin de l'hôpital militaire de Strasbourg; il refusa cette place, on insista, il demanda un traitement plus avantageux, on lui accorda tout ce qu'il voulut, de sorte qu'il lui fut impossible de persister dans son refus. Il passa donc à son nouveau poste en regrettant

beaucoup la ville de Schelestatt, dont les magistrats et les habitans lui firent les offres les plus avantageuses et les instances les plus vives pour le conserver.

Dès l'ouverture de la premiere campagne de la guerre que le gouvernement français vient de terminer si heureusement, Lorentz fut nommé premier médecin de l'armée du Rhin, et en l'an trois on le fit directeur de l'école spéciale de médecine, qui fut établie à Strasbourg; il en remplit les fonctions en même tems que celles de premier médecin de l'armée. Le discours par lequel il fit l'ouverture des cours de cette école, avait pour objet les qualités nécessaires au médecin; il fut imprimé à la demande des éleves. Cet écrit respire la morale la plus pure, on y voit toute la candeur et toute la sévérité des principes de son auteur.

La même année il fut apelé à Paris comme membre du conseil de santé. C'est là qu'il se montra toujours le père, toujours l'ami des officiers de santé, qu'il éclaira le gouvernement sur le mérite de ceux que leur modestie tenait à l'écart, qu'il pallioit les fautes de ceux qui oubliaient leur devoirs ou qui s'en écartaient, qu'il les y ramenait par ses exhortations paternelles. Que de services il a rendus, même à ceux qui ne s'étaient pas montrés ses amis! Il a fait quelques ingrats.

Le genre de vie de Paris ne lui convenait point; d'ailleurs sa famille, ses habitudes, ses goûts le rappelaient à l'armée; il fit accepter sa démission de membre du conseil de santé, et se démit en même tems de la place de directeur de l'école de Strasbourg, qu'on lui avait jusqu'alors conservée. Il se dévoua sans réserve à ses fonctions de premier médecin de l'armée, dont ses autres emplois le détournaient. C'était d'ailleurs sa place d'affection; c'était au milieu des camps, au quartier général, qu'il était venu quelquefois chercher le repos et un azile contre la persécution. J'avais alors l'avantage d'être son collégue, comme officier de santé en chef de l'armée du Rhin, je partageai ses embrassemens affectueux et les épanchemens de son cœur; nous vîmes la joie qu'il ressentait de se retrouver avec nous, ce fut un jour de fête pour tous.

C'est à l'armée qu'il avait le plus d'occasions de se livrer à son penchant bienfaisant, c'est là que son cœur trouvait un aliment qui lui convenait, que sa sollicitude trouvait à s'exercer. Il n'est aucune position où le besoin de la médecine et de la chirurgie soit plus senti que dans celle du soldat. Des causes multipliées concourent à détruire sa santé; et peut-être que la fougue des passions sans frein, l'intempérance, les vicissitudes des saisons, les fatigues

outrées, les longs repos, les privations rigoureuses qu'imposent des circonstances difficiles, l'abondance peu mesurée que d'autres amenent, en tuent plus que le fer de l'ennemi. Lorentz fit, du soin d'éloigner du soldat ces causes de maladie, l'objet de sa sollicitude de tous les jours. Le grand nombre de mémoires lumineux, de circulaires rédigés par lui sur différens objets de service, sur les maladies qui ont affligé les troupes à différentes époques, sont une preuve de son savoir et de son infatigable activité. Ce n'est point à cela seul que Lorentz circonscrivait ses devoirs; c'est dans les hôpitaux, c'est aux ambulances, le jour d'une affaire, que l'officier de santé exerce seul un ministère de paix et d'humanité; c'est là qu'il devient l'ami, le consolateur, l'espoir d'une foule de malheureux, pour qui la mort aurait peut-être des douceurs, s'ils étaient au sein de leurs familles, si près d'eux ils voyaient une mère, une épouse, un parent, un ami pour compâtir à leurs douleurs, leur fermer les yeux et recevoir leur dernier soupir. C'est alors que l'officier de santé qui sent la dignité de ses devoirs, devient l'ami, le père, le confident de celui qui souffre, et dont le cœur, dans des momens de détresse et de désespoir, a besoin des douceurs de l'amitié, des épanchemens de la tendresse, et dont l'ame veut être affermie contre le malheur et rassurée contre les terreurs de la mort.

Lorentz trouvait ici les plus douces jouissances; il persuadait, il consolait, il pleurait avec les malheureux; sa bourse, son cœur, son ame n'étaient plus à lui. Son être entier s'élançait au devant du malheur, il aurait voulu recevoir dans son sein paternel tout ce qui souffrait, tout ce qui gémissait.

Pardonne, ombre révérée, si je trahis ton secret; sans doute après la mort il est permis de soulever un coin du voile qui cachait tant de vertus! Le public forme ici ce tribunal, qui chez les Egyptiens interrogeait les morts et leur demandait compte du tems qu'ils avaient vécu. Celui dont la vie avait été souillée par le crime, y était condamné; mais le citoyen vertueux y était recompensé par la louange publique.

Lorentz était timide, on l'accusait d'être faible, ,, mais non de cette faiblesse qui se prête ,, aux impulsions du vice et qui fait oublier ,, la vertu, mais de celle qui se laisse accabler ,, par le malheur, et qui demeure sans force au ,, milieu de l'infortune. (*a*) Il avait subies de si rudes épreuves! Schenédrer, connu dans cette ville, ce monstre que nulle expression ne peut caractériser, qui dans des momens prospères cultivait la philosophie et les lettres, qui joignait à la douceur des mœurs les avantages d'une figure agréable, cet homme devenu féroce par la contagion révolutionnaire, pro-

(*a*) Vicq - D'azyre. Éloge de Sanchez.

menant à sa suite l'instrument de mort qui a moissonné tant de milliers d'individus, alla prendre le beau-frère de Lorentz, au milieu de sa famille, dans une campagne près Schelestatt, surprit sa confiance, et à la fin d'un dîner demandé à l'amitié, il fit tomber la tête de cet honnête cultivateur devant la porte de sa maison; elle roula dans les mains de sa femme et de ses enfans, de ses domestiques et des habitans éperdus du village. Lorentz foudroyé de ce coup affreux et inattendu, ne voyait plus que le bourreau de son frère; le fatal instrument le suivait par-tout: par-tout, sur sa tête la hache était suspendue; depuis ce moment plus de repos, plus de sommeil, il mourait tous les jours sans cesser de souffrir. Il s'enfuit au quartier-général; il y retrouva au milieu de ses amis le repos et le calme que le scélerat n'osa pas lui aller disputer, parce que là, la fureur des partis n'eut jamais accès, que le chatiment y suivait de près le crime, que d'ailleurs les brigands craignaient l'activité de la justice militaire; ils ne la voulaient que par leurs victimes.

Lorentz savait dans les occasions montrer de la force; il était pénétré de la dignité de son état, et il ne souffrait rien qui tendît à le ravaler. Alors la réflexion, le sentiment de son devoir lui donnait de la fermeté: il avait rédigé des observations judicieuses et

très-énergiques sur le dernier règlement des hôpitaux; il devait les adresser au gouvernement, qu'il se croyait obligé de détromper sur tout ce que ce code offre d'inconvénient, de contraire au bien du service et à la dignité des officiers de santé. Aussi dans une autre circonstance où l'autorité exigeait que nous reçussions pour adjoint, un homme marquant par l'esprit d'intrigue qui lui est particulier; Lorentz si bon, si paisible, réclama avec la plus grande chaleur; il ne balanca pas d'offrir sa démission avec celle de ses collégues.

Avec le caractére doux et bienfaisant de Lorentz, il devait être à l'abri de l'envie; sa conduite envers ses collaborateurs à l'armée, fut moins celle d'un chef que celle d'un père et d'un ami : cependant cette maladie basse et honteuse qui flétrit par-tout l'espèce humaine, lui lança de cruels traits. Il fut représenté comme ennemi du gouvernement républicain, comme un homme dangereux par son incurable aristocratie. Les gouvernans d'alors demanderent des renseignemens; il fut bientôt justifié, et cet œuvre de ténébres, enfanté par quelques individus qui convoitaient sa place, fut apprécié à sa juste valeur.

Jamais il n'a pensé à la vengeance, il connoissait ses envieux, il ne les méprisa point, il leur pardonna et chercha à leur être utile; ils reçurent de lui de nouveaux services, et n'eurent point de remords.

En applaudissant aux triomphes de nos armées, en admirant la bravoure de nos troupes, en célébrant leur gloire, il déplorait les malheurs de la guerre, il gémissait de tant de sang versé inutilement. Son cœur se serrait en voyant souffrir des peuples qui ignoraient pourquoi ils étaient traités en ennemis. C'est en Suisse que sa sensibilité eut fréquemment a s'exercer sur de tels malheurs. Il aimait beaucoup ce pays, la langue allemande qu'il parlait avec facilité et la douceur de son commerce, lui procuraient de l'agrément à Berne et à Zurich. La beauté, la variété du climat, l'industrie des habitans le charmaient : nous nous promenions souvent ensemble dans les montagnes, dans les bois, il admirait ces sites sauvàges, ces défilés, ces gorges profondes et silencieuses, où il retrouvait encore un reste de liberté et d'indépendance.

Sa droiture, sa bienfaisance, son amour pour la vérité étaient reconnus généralement, il était respecté de tous le monde, les généraux le chérissaient; il mettait dans tout ce qu'il disait, ce ton de douceur et de modestie qui prévient, et quelquefois qui entraîne; il lui était difficile de prendre un ton décidé, et cela tenait autant à son caractère qu'à la persuasion dans laquelle il était que la vérité, trop énergiquement présentée, repousse, qu'il faut l'envelopper, l'adoucir, et pour ainsi

dire la déguiser pour la faire accueillir. La confiance en ses lumières était sans borne, elle tenait au sentiment que l'on avait de la supériorité de ses connoissances, de la sureté de son tact et de son jugement. Il avait étudié séparément toutes les parties de la médecine, il avait considéré chaque objet sous toutes ses faces; il s'était livré sur-tout à l'étude des maladies avec une attention et une persévérance toutes particulières; et à force de voir, il avait acquis ce coup d'œil qui saisit, qui discerne au premier apperçu le caracrète d'une maladie. Sa grande expérience jointe aux qualités dont j'ai fait l'énumération, le faisaient regarder comme l'oracle de l'armée.

Quand il voulait travailler sur un sujet quelconque, il le méditait longtems, il en établissait les bases d'après les grands principes; il rassemblait les observations pratiques qui pouvaient lui être utiles, ensuite il en liait les parties et leur donnait un ensemble qui complettait bientôt son travail. Il ne mettait dans ses écrits pas plus d'ostentation que dans sa conduite; son mérite seul a fait sa réputation, car il ne faisait rien pour la faire valoir. Cependant la ci-devant société royale de médecine lui avait envoyé le titre d'associé, ainsi que la société actuelle de Paris; celle de Bruxelle le comptait aussi au nombre de ses membres associés : ces titres

le flattaient, mais il ne les sollicitait point.

Lorentz s'attachait si fort à ses malades, que lorsque l'un d'eux était en danger, il était dans une agitation continuelle, toutes ses idées se portaient vers lui; s'il le perdait, le chagrin le rendait malade lui même. Il ne distingua jamais le riche du pauvre, celui-ci fut toujours l'objet de ses affections particulières; il lui prodiguait non seulement les secours de son art, mais son cœur y en ajoutait d'autres dont lui seul avait le secret et la jouissance.

Il portait l'amour de l'ordre jusque dans les plus petites choses, il avait pour principe de ne rien remettre au lendemain; il était extrêmement laborieux. La place de médecin en chef de l'armée lui donnait beaucoup de travail, il faisait seul sa corespondance, il était lui-même son secrétaire, et il répondait de suite à toutes les lettres et mémoires qui lui étaient adressés. Ses lettres étaient écrites d'un stile facile mais correct, elles étaient riches en citations choisies, jamais superflues, jamais déplacées. Quand il donnait des ordres il priait; quand il communiquait ses idées sur la pratique, il avait l'air de consulter plutôt que de donner des préceptes à suivre.

Lorentz a constament vécu d'une manière uniforme et tranquille, analogue à la pureté

et à la sévérité de ses mœurs, mais il n'était sévére que pour lui, il portait l'indulgence pour les autres peut-être trop loin. Il savait allier la vertu et la simplicité à l'enjouement et à la gaieté. Jamais il ne fut tourmenté par l'ambition, jamais il ne connut la haine et encore moins l'envie; il admirait sincérement les talens dans ses confrères et dissimulait toujours leur faiblesse. Il excusait même les méchants. On peut dire qu'il était généralement aimé: s'il a eu quelques ennemis, ils étaient au moins forcés de l'estimer.

Lorentz occupé comme il l'était, trouvait encore du tems à donner à l'étude et au travail du cabinet; il a publié différens ouvrages, et un grand nombre de mémoires et d'observations dans les journaux, et particulierement dans le journal de médecine militaire. Presque tous ses ouvrages sont relatifs aux militaires. Le premier et le plus considérable est écrit en latin, avec une élégance et une pureté qui l'a fait admirer des connaisseurs.

Il a pour objet principal, une dissenterie épidémique qui regnait en 1762, tant parmi les militaires français que parmi les habitans de la Vestphalie. La mortalité dans la ville de Vesel et les environs, était si grande, que les médecins du pays comptaient le nombre de leurs morts par celui de leurs malades. Dans les hôpitaux militaires au contraire il ne mourait presque personne.

Dans le même tems il parut un ouvrage du docteur Strack de Mayence, sur la dyssenterie; cet écrit révolta Lorentz, par ses principes erronés; on y adoptait une pratique tout-à-fait opposée à celle qui avait eu tant de succès dans les hôpitaux militaires français. Ce fut cet écrit qui détermina Lorentz à publier le sien, qui est divisé en sept chapitres, dont deux seulement sont consacrés à l'exposition et au traitement de la maladie rêgnante. Les cinq autres ont pour objets les pleurésies et péripneumonies, les fièvres malignes et putrides, l'anasarque, le scorbut et la fièvre querte. Il faut lire les détails dans l'ouvrage même pour sentir combien Lorentz, jeune encore, avait mis à profit ses sbservations, et avec quel tact et quelle judiciaire il observait.

Dans un mémoire parfaitement fait sur la topographie de la ville de Schelestatt, Lorentz préconise l'usage modéré de la liqueur vulgairement connue en Allemagne sous le nom de Kirchen-vasser ; on a trouvé bien étrange qu'un médecin qui prêchait la sobriété par son exemple et qui ne faisait usage d'aucune liqueur forte, vantât celle qui passe pour la plus spiritueuse de toutes. On sera moins surpris des conseils de Lorentz quand on saura qu'ils étaient pour la ville de Schelestatt, qui est bâtie au bord d'un marais, de plus de deux lieues d'étendue, et duquel il s'éleve

des vapeurs qui influent singulierement sur la santé des habitans, chez lesquels l'usage des liqueurs fortes corrige en quelque sorte, les mauvais effets de cette humidité.

Lorentz a aussi écrit sur plusieurs maladies qui ont règné dans nos armées pendant la dernière guerre, telle que la dyssenterie, la fièvre des prisons et des hôpitaux. Mais ces ouvrages écrits d'une manière serrée et concise, sont peu susceptibles d'être analysés.

Il est le premier qui ait prouvé, par un bon nombre d'observations, l'efficacité des bains dans certaines fièvres quartes; c'est lui encore qui conjointément avec son frère, alors médecin en chef des hôpitaux de l'isle de Corse, a proposé et mis en vogue en France, l'association de la magnésie avec le quinquina dans les fièvres intermittentes et qui en a prouvé les avantages. Il est vrai que ce moyen avait été proposé par un médecin de Rome, nommé Vinci, mais c'est Lorentz qui l'a fait connaître.

Il a laissé un grand nombre de notes et d'observations manuscrites, beaucoup d'extraits de livres peu connus; il a rédigé un plan de traitement des différentes maladies qu'il avait eu occasion d'observer, et qu'il avait traitées avec le plus de succès. Lorentz a laissé un fils, qui, jeune encore, marche dignement sur ses traces; il saura tirer un parti

avantageux de ces manuscrits; et probablement un jour il publiera tout ce qui pourra être utile au public et honorer la mémoire de son père, qu'il aimait tendrement et qu'il pleurera longtems.

Lorentz avait conservé une vigueur et une présence d'esprit rare, à la suite d'aussi longs travaux : il jouissait de toutes ses facultés comme à l'âge de trente ans; il aurait pu courir une longue carrière s'il eût eu un peu plus de soin de sa santé. Il portait depuis longtems une hernie inguinale qu'il négligeait, il s'y était joint un engorgement connu sous le nom varicocèle. Les accidens de l'étranglement furent brusquement portés à un degré qui ne donna pour ainsi-dire pas le tems de recourir à aucun reméde : il est mort après quarante-deux heures de souffrances horribles, sans que l'art ait rien pu pour lui. Il avait à ses côtés son collégue, le citoyen Percy, chirurgien en chef de l'armée, qui a eu la douleur de n'avoir à lui donner que des marques impuissantes de son amitié.

Lorentz est mort comme il avait vécu; en se rappellant les actions de sa vie, il n'a point éprouvé de remords; il conservait du calme au milieu des douleurs les plus aiguës, il n'était occupé que de ses enfans, il consolait son fils qui lui arrosait les mains de ses pleurs, il le recommandait à ses collégues. Sentant

sa fin s'approcher, il les pressa encore tendrement, et leur fit un éternel adieu.

En faisant l'histoire d'un homme, qui par ses vertus et par ses talens, a des droits si incontestables à la considération et à la reconnoissance générale, j'en aurai surement à l'indulgence de ceux qui ont bien voulu m'entendre. Si j'ai montré Lorentz comme un sage, si j'ai esquissé quelques traits de son caractère de bonté, de manière à inspirer de la vénération pour sa mémoire; si j'ai fait souhaiter à quelqu'un d'avoir un pareil ami, j'ai atteint mon but, et rempli le devoir le plus cher à mon cœur.